

Les petits riens

à Patrick Lalande

publié dans la RALM
Revue d'Art et de Littérature, Musique
ral-m.com
© 2026 Jean-Michel Guyot

Les petits riens

Dans le verger.....	3
L'ordre des choses.....	4
Les noyers jumeaux.....	6
Sérénité.....	10
Failles.....	12
Augure.....	18

Dans le verger

Faute de temps, faute d'espace

La mort

Vigne vierge

Bientôt conquise

Vin nouveau

Haut mur ascensionnel

Protège la demeure ancestrale

Ici nul surplomb

Rien d'astral ni de grotesque dans les parages

Paix, sérénité y sont les maîtres-mots

Qui obligent

Gazouillis d'oiseaux heureux

Dans le pétulant verger

La journée sera belle

L'ordre des choses

Froid le marbre, toujours

N'y pose jamais ta montre

Me disait- mon père,

L'huile dans les rouages se figerait

Il était beau, ce vieux dressoir

Un des rares rescapés des bombardements

À Sochaux

Ma grand-mère passa une nuit entière

Sous la table de chêne massif

Au petit matin, maison en ruine

Merci, messieurs les Anglais

Qui pensiez bien faire !

Souvent, sur le marbre blanc veiné de noir

Je posais la paume de ma main

L'été surtout, frissons !

J'admirais la constance de la noble pierre

Restée intacte

L'en-vrac des choses aimées

Bascule dans ma mémoire

Un temps s'y bouscule

Sourire

Les noyers jumeaux

Et le vent ne se taira dans les taies froissées du ciel
Terre, terre-toi autant qu'il te plaira
L'œil du ciel encorné par *l'homme au front de taureau*
Ne comprendra jamais tes terreaux
Et c'est de terres en terroirs
Que la chasse aux territoires est ouverte
Semble-t-il à jamais

Malheur à qui sonnera l'hallali !

Court dans les prés une nouvelle antédiluvienne
Hommes de passage cherchent abri, urgent

Tes bottes de boue se tiennent debout,
Poète botté aux gants d'azur

Ton mousquet a fait mouche
Fais gaffe, les flics ne vont pas tarder à rappliquer

Et verge d'acier qui jadis trancha les liens qui unissaient
Le verger et ses pommes d'or

S'est retourné contre ses pères

Les Hespérides n'ont plus qu'à bien se tenir

Guère autre chose à espérer en ces temps de disette verbeuse

Leur temps n'est plus compté mais joliment conté ici-même

Je veux dire là-bas aussi bien

Enfin là où tu voudras bien poser tes pas

Dans la boue des chemins nouveaux

Qu'on disait creux

Naguère

Deux noyers jumeaux me saluent à chacune de mes promenades

Le long du chemin de campagne

Qui mène aux bois

Je les ai vus grandir et forcir en majesté

Eux me voient vieillir

Nous nous entendons fort bien

Ronces endormies bientôt freineront l'élan

Terres en jachère, halliers de mon cœur,

Vous tous et toutes, ne fuyez pas !

Armé qu'il est de ses bottes de sept dieux

Le temps est court

Qui verra l'horizon balbutier

Au seuil du dicible élan

Seuil et ciel renversés
Conspués par une foule haineuse de gnomes en culotte courte
Qui tous se prennent pour des dieux
Misérables larves, pas même les laborieux artisans
Des masques ce carnaval par eux portés
Qu'ils tentent de cacher sous les traits aimables
D'Anankè

Et on ose appeler cela de la libre entreprise !

Le livre-monde a de ces poussées de fièvre
Qu'aucun druide n'aimerait avoir à affronter
Heureux temps des mémoires raffermiss
Par de lestes années d'apprentissage agreste

Lier les mots en fagots de dictons nombreux
Pour allumer les feux de la joie retrouvée l'hiver venu
Devenu si velu, si poreux aussi, le pauvre,
Qu'il me faut lui prêter mon dernier manteau de neige
Chante l'autan
En signe de concorde

Grues cendrées, j'en ai compté douze,
Fendent vers l'Est la grisaille éparse d'un ciel plombé
En ce mois de janvier

Cuirasses d'acier, lourds harnais de cuir
Chaînes d'or et machicoulis

Et tout le tintouin
Ne sont plus pour demain

L'âne IA de Nietzsche s'endort sur nos lauriers
Lits défaits, draps en sueur
Tout est à refaire
Une fois encore
Par amour

Astre fou balance entre l'être et le néant
Je n'en suis pas moins d'ici
Et j'y reste quoi qu'il advienne
Ici ou ailleurs

A Berlin ou à Paris
A New York ou à Vienne
C'est la même chanson désormais
Sirupeuse, répugnante
Adverse indéfiniment

Sérénité

Enigme dans la pénombre du bocage

L'été venu

Chemins s'y croisaient

Sans l'ombre d'une croix

A l'horizon

Le tilleul tenait bon

Un vieux, très vieux banc de pierre,

Moussu et lisse en dessous,

Faisait bon accueil au jeune écolier

Au retour de la classe

Partout alentour verdure

Pâturages et bosquets à foison

L'enfant levait de temps à autre les yeux de son livre

La campagne respirait sans jamais haleter

Il pouvait reprendre sa lecture

En toute sérénité

Enigmes à foison et rude aimance

Faisaient battre son cœur
Le monde qui se tenait là
Sans question aucune
S'affirmait tangible, irrécusable
Les questions étaient ailleurs
Dans le livre sur lequel l'enfant studieux se penchait
Des heures durant

Failles

Toi, le passeur de mots,
Ne tarde pas
Et traverse sans crainte le pont aux outrages !

Ton ouvrage est à ce prix
Arme-toi de ton trident
Et pousse ta chance !

Pas si exorbitant que cela
Quand on y songe
Le prix à payer

Obole des jours sans poésie
Fond comme glaçon dans la paume de tes mains
Petite caille s'y réchauffe puis y prend son envol
Partie à la rescousse du ciel gorgé de nuages
Et carcaille, et cacabe et margaude
A tout-va une fois revenue
Dans son champ de blé

•

Puisatier devenu dément

Creuse le ciel
Vol plané, bing !

Le plafond de l'air a dit non
Ferme serment fait à la Terre
Voici des millénaires

Et sarments de vigne gaiement
D'acquiescer à cette fidélité sacrée

Le massacre du printemps n'aura jamais lieu
Tant que vivrai nous chanterons le vin nouveau

Atterrissage en douceur
Du pesant puisatier
Redevenu léger comme l'air

Tisse aussitôt des liens ce petit monde
Avec les petites bêtes des champs

Cailles et cailloux s'abouchent
En terre arable dans les champs de blés blonds
Tout est bien qui commence bien

A l'or, toujours, il préférera Laure
Aux mille murmures

Pas une seule seconde il ne songerait

A une couronne de lauriers

Ces temps sont révolus

Ses lauriers roses, elle aime les voir fleurir

Dans le jardin de son amour

•

Ce qui te requiert

Depuis tant et tant d'années

Va toujours par trois

As-tu remarqué ?

Comme le chant de la caille,

Sais-tu bien ?

Aller guten Dinge sind drei

Psychologie élémentaire

Un couple enlacé

Par exemple

Fait le vide autour

De lui

Ramassé dans sa gangue de chair

Soudain en jaillit l'élan paradisiaque

Et divine surprise, ni toi, ni moi n'en sont

C'est lui qui défaille bel et bien

Affouille le sublime

Déraille enfin dans les confins du non-sens

Nous laissant pantelants mais vibrants
Transie d'une vérité chaque fois renouvelée
Aussitôt perdue, bientôt regagnée

•

Locomotive à vapeur lancée à vive allure
Jusqu'au seuil du néant fait chair
Et chair, chair encore
La bouillie sonore
Qu'il exhale

Arrivé en gare de Volupté
Le voyage ne fait que recommencer

Ce n'est pas Waterloo Station
Qui nous chagrine
Ni les mornes plaines alentour
Qu'elle recèle
Mais ce vain et voluptueux combat qui voit la durée
S'acharner contre elle-même

Pics et saillants
Epines dorsales
De notre condition d'homme et de femme
Qu'il nous faut gravir en frissonnant
Pour, parvenus au sommet
Au bout d'une langue scansion
En ravir en tressaillant la flamme vermeille
Puis redescendre dans les plaines humides de nos habitudes

En tentant d'y faire des merveilles

•

Arbre piège à carbone

Dit le chimiste

Arbre-charbon

Dit le géologue

Arbre en majesté

En terre arable ou non

Dit le poète

•

Chaudron des anges

Plumes d'oie et cardamome

Ma soupe n'est pas fade, loin de là

Le tapis de tes papilles

Cerf-volant dans ton palais

Qu'une main d'enfant qui se souvient

Agite gaiement

A pleines louches, à pleines lampées

Ta vie à pleins poumons

Saveurs s'affolent

Piquées au vif de ta langue

•

Dans ma soupe-vivarium

Les poissons-volants dansent

Portés par son délicat fumet

Maïs et sucre d'orge

Riz perlé

Et choule la chouette

A la nuit tombée

•

Eaux claires de ma rivière

Eaux claires de l'Homol été comme hiver

Eau claire comme l'eau de roche du Gour de Conche

Roche saline de mes montagnes

Ah âpres rochers !

Aperture

Le ciseau de mes jambes

Vous salue

Et de roche en rocher

En ta compagnie douce-amère je bondis

Lumière de mes jours sans fin

Dans le pays de mon enfance

•

Millénaire présence à soi des minéraux

Qu'un habile orfèvre vient à sertir d'or

Granit et basalte, schiste et calcaire

Je vous aime

Augure

Juin, de tous les mois, est bien celui qui jalonna toujours ma pensée, mon tout petit, mon amour.

La vie d'un acteur ne tient sans doute qu'à un film, la tienne ne tenait qu'à un fil ; tu ne jouais aucun rôle, tu étais le jeu même dans la joie de vivre la plus pure qui fût.

J'irai par d'autres chemins, encore et encore, fussent-ils les plus étroits ou les plus boueux. Ma pensée ne te quittera pas.

Notre vie, un nœud plus ou moins compliqué, qu'il faut se garder de trancher. Les portes de la Ville resteront fermées qui ne sera pas mise à sac.

Pensée déliée au hasard des chemins. Nœuds gardiens d'antique mémoire. Lien par-delà tous les liens, le monde.

Les rivages obscurs ne sont pas pour nous. A la lueur d'une chandelle, il arrive que le vent vacille.

Torpeur des lieux discrets, remembrance lointaine, vastes contrées inviolées, vous atteindrai-je jamais ?

Il faut avoir beaucoup oublié pour se souvenir de l'essentiel. Lentement, très lentement, les pierres se souviennent.

Jean-Michel Guyot - 14 janvier 2025